

## LE PROBLÈME DE LA LIBERTÉ OU DE LA LIBÉRATION DE L'AFRIQUE À LA LUMIÈRE DES CONCEPTS DE LIBERTÉ ET NÉCESSITÉ DE SPINOZA ET DE SARTRE

**Benjamin EYOUNGA**  
École Normale Supérieure de Bertoua  
Université de Ngaoundéré, Cameroun  
[eyoungabenjamin@gmail.com](mailto:eyoungabenjamin@gmail.com)

**Résumé :** Le problème de l'Afrique reste celui de sa libération à l'égard des pesanteurs tant endogènes qu'exogènes. Ces pesanteurs tiennent comme des causalités explicatives de la situation de l'Afrique en mal de progrès ou de développement. Face à cette problématique constituée par le coefficient d'adversité du monde, la solution pour l'Afrique ne réside ni dans la résignation, ni dans la démission devant les faits, encore moins dans la prière. Pour les démanteler, au moins deux conditions sont urgentes: un, la connaissance des causes réelles par lesquelles elle est déterminée, c'est -à-dire les raisons de son inertie et de son sous -développement; deux, l'action, c'est -à dire l'activité aboutissant à la libération, car la liberté qui n'est pas un libertinage, ni un terminus auquel on parvient après avoir prétendument résolu tous les problèmes de la vie, commence par la connaissance et s'achève par l'action, à l'échelle de tout une vie. Tèl est le paradigme de la liberté et libération, propres à Spinoza et Sartre que les africains doivent implémenter pour accéder à leur fin. Cette recherche vise à donner une orientation sur la méthode de libération de l'Afrique.

**Mots-clés:** Liberté, libération, nécessité, situation, progrès.

### THE PROBLEM OF AFRICA'S FREEDOM OR LIBERATION IN REGARD TO THE CONCEPTS OF FREEDOM AND NECESSITY OF SPINOZA AND SARTRE

**Abstract**Africa's problem remains that of its liberation from both endogenous and exogenous constraints. These constraints are seen as explanatory causalities of the situation in Africa in need of progress or development. Faced with this problem constituted by the coefficient of adversity of the world, the solution for Africa lies neither in resignation, nor in resignation in the face of facts, much less in prayer. To dismantle them, at least two conditions are urgent: one, the knowledge of the real causes by which it is determined, that is to say the reasons for its inertia and its under-development; two, the action, that is to say the activity leading to liberation, because the freedom which is not a libertinism, nor a terminus which one reaches after having supposedly solved all the problems of life, begins with knowledge and ends with action, on the scale of a whole life Tel is the paradigm of freedom and liberation, specific to Spinoza and Sartre that Africans must implement in order to reach their goal.

**Keywords:** Freedom, liberation, necessity, situation, progress.

## Introduction

Les hommes, écrit Spinoza, se trompent en ce qu'ils pensent être libres ; et cette opinion consiste en cela seul qu'ils ont conscience de leurs actions et sont ignorants des causes par où ils sont déterminés ; ce qui constituent leur idée de liberté, c'est qu'ils ne connaissent aucune cause de leur action.

Spinoza (XXXIV, scol.)

cela signifie que les hommes sont en permanence dans l'esclavage causé par l'ignorance des causes par lesquelles ils sont contraints d'agir. La pertinence de cette thèse de Spinoza tient au fait que le monde est structuré par des liens de nécessité et que le déterminisme universel est d'autant plus implacable que la contingence n'a pas de place. Toutes choses étant soumises à l'ordre nécessaire dans le monde, à la chaîne des causes et des effets, le hasard et la contingence ne semblent pas avoir de place (Spinoza, *Ethique* I, prop.XXIX). L'Afrique rentre au sein de ce système déterministe comme une partie du monde dépourvue d'âme ; comme un continent frappé par l'incapacité de décider, d'agir et de faire l'histoire, c'est-à-dire d'être artisan de son progrès. Face à ce problème constitué par le coefficient d'adversité du monde, la solution pour l'Afrique paraît complexe. Le problème est celui de la possibilité de la liberté ou de la libération. L'Afrique peut-elle être libre étant donné la rigueur des lois universelles et le déterminisme historique et politique dans lesquels elle est engluée ? Autrement dit, à quelles conditions la liberté ou la libération de l'Afrique est-elle possible à l'intérieur des systèmes qui posent la nécessité universelle et matérielle comme inéluctable et dans un monde où elle est soumise de part en part à des lois causales concrètes dont la rigueur ne paraît jamais pouvoir se relâcher ? Pour sa libération, la solution au problème de l'Afrique réside d'abord dans la connaissance des causes réelles de ses problèmes ; ensuite elle doit s'inspirer des modèles spinoziste et sartrienne de libération.

### 1. Comprendre l'urgence de la libération de l'Afrique sous l'éclairage des théories spinozistes et sartriennes de la liberté et de la nécessité

#### 1.1 De la nécessité : condition de la liberté africaine sous l'éclairage de Spinoza

La nécessité qui est vue par Spinoza comme un déterminisme naturel inéluctable et irrévocable, est caractérisée par des lois rigides et implacables face auxquelles la liberté humaine semble problématique : « les hommes se trompent en ce qu'ils pensent être libres, ignorant les causes par lesquelles ils sont déterminés », écrit Spinoza dans sa célèbre Lettre à Schuller (Baruch de Spinoza, 1965.). Si l'on suit Spinoza, on devra comprendre que, lorsque les vraies causes de notre servitude ne sont pas adéquatement maîtrisées nous nous tromperons de ce que nous sommes libres, alors que nous ne le sommes pas. La liberté chez Spinoza s'articule en deux moments : 1-la connaissance des causes de notre situation ; 2-l'action. Le premier moment s'appelle *l'intelligence de la nécessité*, c'est-à-dire la capacité de connaître les causes par lesquelles on est déterminé, assujéti ; et le deuxième, l'action, laquelle consiste à agir, à affronter les difficultés ou à travers une praxis en vue d'une fin qui nous valorise en tant qu'humain. Ainsi, il est urgent de s'approprier la thèse de Spinoza exposée ici, ou si l'on veut, d'implémenter la philosophie spinoziste de la

liberté. La libération de l'Afrique ne réside pas dans la contemplation de notre dignité anthropologique et dans les réclamations « militantistes » et défaitistes sans portée véritable, mais dans la saisie profonde des causes de notre servitude, de notre retard et de notre sous-développement. Mais il ne suffit pas de connaître pour être libre. La connaissance des causes de notre situation doit nous propulser vers l'action libératrice concrète. Etant donné que les problèmes de notre retard mental, spirituel et matériel s'origine dans l'attachement au mysticisme, aux pratiques irrationnelles et à l'incapacité de maîtriser la science et la technique, abandonnons ces pratiques rapidement et allons chercher en occident, comme l'enseigne Marcien Towa, le secret du développement matériel : la techno science (Marcien Towa, 2018, p. 59). Celle-ci se chargera d'évacuer progressivement ces pesanteurs sous-développementalistes pour mettre à leur place les indicateurs objectifs de développement et du progrès.

La réalité historique est telle que les choses ne peuvent être autrement. La liberté n'est pas le résultat d'un décret libre de la volonté ; ce n'est pas l'action d'une volonté régnant dans l'indétermination absolue ; au contraire, elle n'a de sens que dans et par la nécessité matérielle, c'est-à-dire dans les situations sociales, politiques, économiques et historiques problématiques concrètes qui la conditionnent. Spinoza écrit : « la volonté ne saurait être appelée cause libre, mais nécessaire » (Spinoza, 1965). Cela signifie que la volonté humaine, enrôlée elle-même dans la chaîne de la nécessité ou du déterminisme naturel, ne saurait dépendre d'elle-même ; autrement dit, elle n'est pas une substance, si on entend par substance, la chose qui est en soi, conçue par soi et existe par soi ; ou qui n'a besoin du concept d'aucune autre chose pour être et pour exister. En d'autres mots, la volonté, parce qu'elle n'est pas elle-même libre, ne saurait être l'origine de nos actes. De ce point de vue, Il ne faut pas aller chercher la liberté ou la libération de l'Afrique ailleurs que dans les conditions qu'elle traverse depuis l'époque esclavagiste. Si en réalité l'Afrique n'avait connu aucune difficulté existentielle depuis l'histoire jusqu'à nos jours, aurait-on pensé qu'elle est libre ? Non. Il n'y a pas de liberté ou de libération qui ne soit conditionnée par les des contraintes ou déterminations extérieures. C'est pourquoi chez Sartre elle se définit comme la capacité de s'arracher aux faits en vue d'une fin précise et déterminée.

### ***1.2 Liberté et nécessité : l'Afrique condamnée à être libre.***

Sous l'éclairage de Jean-Paul Sartre, on peut dire que la nécessité se réfère à l'ensemble des conditions objectives ou matérielles, autrement dit, à des situations concrètes sans lesquelles la liberté humaine n'a aucun sens. Les situations que nous affrontons dans la vie constituent une sorte d'adversité qui résiste à notre praxis. Par cette considération, c'est face à l'adversité du monde résistant que je mets ma liberté à l'épreuve. Sartre écrit : le coefficient d'adversité du monde ne s'aurait être un argument contre notre liberté mais en faveur d'elle, car c'est par lui que je mets ma liberté à l'épreuve (Sartre, 1986, p.546). En quoi le monde matériel est-il tenu comme situation chez Sartre ? Ce que Sartre appelle situation, c'est l'ensemble des conditions socio-économiques voire historiques concrètes, objectives, dans lesquelles les hommes sont et dans lesquels ils ont l'obligation d'agir. Empruntée ou inspirée par la

conception marxiste de la nécessité, Sartre montre dans *critique de la raison dialectique*, que la nature est une réalité significative de la nécessité en tant qu'elle constitue une force concrète avec des lois concrètes qui contrastent avec l'hypothèse du libre-arbitre. Selon lui, cette nature ne doit pas se montrer comme pure « *idée* » comme chez Hegel, c'est-à-dire comme être spirituel évoluant par soi dans la recherche de sa plénitude, mais comme l'ensemble de considérations liées à un monde social, économique et historique (Sartre, 1986). Autrement dit, la nécessité à ce niveau a trait aux rapports entre les hommes et les conditions de production économique, mieux, aux rapports entre l'homme et toute la matérialité du monde ou de la nature qu'il affronte à chaque instant pour produire sa vie. C'est au nom de cette matérialité immanente à l'ordre naturel que les choses du monde sont liées de façon nécessaire et mécanique, même si en dernière analyse, la praxis humaine les dépasse en les niant, et en les éclairant. Et pour que l'homme soit capable d'agir sur la matière, dit Sartre, il ne faut pas qu'il soit pure esprit ou conscience isolée comme l'est le cogito cartésien. Il faut qu'il soit matière consciente, qui tire sa conscience de la matérialité environnante. Autrement dit, il faut que la conscience soit conscience de la situation. Si elle est conscience pure isolée, elle ne servirait à rien et s'anéantirait à coup sûr.

La matière agit sur nous, comme nous agissons sur elle. Mais, l'action humaine est ce que Sartre appelle la praxis situation (Sartre, 1986, p.37). Il faut donc qu'il y ait une situation, c'est-à-dire une nécessité pour que la praxis ait un sens. Sans la réalité matérielle, l'homme agirait sur quoi et à partir de quoi ? Le nécessitarisme sartrien, dirons-nous, n'est compréhensible justement que dans la mesure précise où l'Être total, le monde, est un et matériel, et que nous n'éprouvons cette matérialité que comme condition de notre praxis. Ainsi, la situation de l'homme africain ou de l'Afrique tout entière ne peut se comprendre que comme étant en relation nécessaire avec « l'ustensilité » du monde. Autrement dit, comme la matérialité est partout ; si nous disons que l'homme africain est « situé » c'est parce qu'il est dans une problématique d'adversité qu'impose cette matérialité qui l'environne et le conditionne. En d'autres mots, l'Afrique est en situation. La matérialité du monde constituée par les pesanteurs d'ordre politique, social, idéologique etc., qui empêchent son décollage forme sa situation. Il s'agit par exemple de l'exploitation, du travail, du salaire, des rapports économiques de production dans lesquels la liberté de l'africain se trouve coincée. Car, dans ces conditions, pour réaliser sa vie, l'Africain doit produire. Or les rapports de production sont difficiles, critiques, c'est un coefficient d'adversité important comme une problématique qu'il a à résoudre par lui-même, car il ne doit attendre ni recevoir l'aide de personne. Il doit les affronter, les vaincre pour vivre. En même temps, il est une subjectivité par qui les valeurs doivent venir au monde. Doit-il, pour y arriver compter sur quelqu'un, rester bras croisés pour attendre l'aide du ciel ? Doit-il prier ? Il est donc en situation. Sa liberté ne viendra pas de quelqu'un ; elle ne viendrait pas de la prière ni de la résignation. Elle se découvrira en situation par l'affrontement. Dira-t-on que la liberté s'arrache ? Bien sûr. Mais qu'est-ce qui l'inspire ? Elle prend naissance dans la nécessité socio-économique, politique et matérielle, car c'est lorsque je traverse des obstacles, rencontre des difficultés que je me donne des moyens pour me libérer. Marx dira que c'est la réalité matérielle qui détermine les formes de consciences qui ont cours dans

la société et non l'inverse (Karl Marx, 1970, p. 27). Cela signifie que l'idée, l'ensemble des solutions qu'on adopte pour résoudre un problème, les formes de directives qu'on reçoit pour réaliser un projet sont déterminées par les situations matérielles. Ne dira-t-on pas que c'est par la nécessité du monde ou de la nature que la liberté voit le jour ? Évidemment. Dans les rapports politiques, sociaux, idéologiques et économiques de production, c'est « l'infrastructure matérielle » qui détermine la « superstructure », c'est-à-dire que c'est la structure matérielle de la société en général qui détermine les formes de conscience qui sont la politique, l'idéologie, la philosophie etc., que les hommes adoptent pour se réaliser. Ce que nous devons retenir à ce niveau en tant qu'africain c'est qu'il ne faut pas aller chercher la liberté, les formes de conscience dans les sphères nouménales isolées. Il faut les chercher à l'intérieur des nécessités matérielles de la vie. La liberté pour l'Afrique devient une liberté situationnelle, contrainte extérieure parce que nous sommes en situation dans un monde constitué par un important coefficient d'adversité, mieux, parce nous sommes conditionnés par la matérialité de la nature, des institutions et des faits sociaux et économiques ; c'est aussi une contrainte intérieure en ce sens que, par le fait même que nous sommes conditionnés, il y a une détermination intérieure qui naît : la volonté qui nous exige la néantisation, voire la "pulvérisation" des obstacles. Ces deux niveaux de contrainte constituent la « situation de la liberté ». Autrement dit, nous (africains) sommes en situation par la liberté elle-même. Comme les conditions extérieures et intérieures constituent notre situation collective d'une part, la liberté elle-même constitue aussi notre situation d'autre part. Pourquoi ? Parce que nous sommes condamnés à être libres (Sartre, 1986) La condamnation des africains à la liberté est une nécessité qui ne s'ignore pas. La nécessité de leur liberté collective ou de leur libération constitue la liberté comme une contrainte désormais inéluctable.

On se rend compte que la plupart des populations africaines, dépassés par les événements, s'en remettent au ciel ou à la providence pour leur libération. La grande majorité des jeunes africains francophones, après avoir obtenus les diplômes dans un système éducatif continuellement colonial défavorable, trouvent que leurs diplômes ne servent plus à rien et jettent l'éponge. C'est la résignation qui n'a autre recours que la grâce providentielle : Dieu pourvoira ! Si la liberté humaine était un don, un résultat immanent au libre décret hérité du ciel, alors nul n'aurait pas besoin de lutter pour conserver sa vie ; si elle était une volonté inconditionnée, alors, tout se passerait comme on veut. Or la réalité est que les choses ne se passent pas comme on veut. Nous sommes obligés de subir le poids d'un certain degré d'adversité ou de nécessité qui ne vient pas de nous, mais que nous sommes obligés de transcender, de nier pour parvenir à nos fins. Cela s'appelle chez Sartre *la capacité à pulvériser les situations* (Sartre, 1986). Cela signifie en termes simples que les africains ont leur destin entre leurs mains. La liberté ne se donne pas, elle s'arrache à l'intérieur des difficultés existentielles, mieux, à l'intérieur des situations, et aucun peuple de l'histoire n'a jamais été libre que face à l'adversité. Le champ situationnel ou nécessitariste, c'est-à-dire la matérialité des institutions et des faits quotidiens qui existent et nous affectent en tant que réalité nécessaire, ce n'est pas nous qui l'avons créé ; nous ne l'avons pas choisie. Elle existe sans doute avant nous, pourtant nous la subissons. Comme le dit si

bien Sartre, nous ne sommes pas libres de ne pas être libres, (Sartre, 1986, p.427). Cela signifie que nous n'avons aucune possibilité de choisir de ne pas être libres. En fait « nous sommes condamnés à la liberté », comme le précise Sartre. (Sartre, L'être et le néant, 1986, p. 429). C'est cela même la nécessité. Elle devient une contrainte immanente et opérante en nous, car nous "sommes jetés", ou comme le dit Heidegger, "délaissés". Nous sommes sans secours, sans aides, sans excuses. Jetés dans la liberté, nous sommes condamnés à faire notre existence, à la fabriquer par nos propres efforts. Le fait que nous soyons jetés dans la liberté sans support et sans secours, nous oblige d'assumer notre existence. La liberté devient une contrainte immanente, condition de sa propre réalisation : « Il n'y a de liberté qu'en situation », dit encore Sartre (Sartre, 1986, p. 546).

Les situations, l'adversité, mieux une problématique sérieuse qui se pose à notre existence, la condition humaine, est notre lot. Nous sommes libres, ou nous sommes condamnés à être libres au cœur de ces problèmes. Le rapport donc entre la situation et la liberté en tant que situation elle-même, constitue alors la nécessité. Aux africains alors de comprendre qu'il ne peut y avoir de liberté que dans un rapport hostile avec le monde et qu'il ne peut y avoir d'homme libre que comme engagé dans un monde résistant. Nous avons vu avec Spinoza que la liberté ne signifie pas un décret de la volonté totalement inconditionné, ce qui constitue l'exclusion spinoziste du libre arbitre ; que la liberté ne tire son sens qu'à partir de la nécessité, autrement dit, que la volonté ne saurait être dite libre mais nécessaire. Peut-on dire à cet effet que la nécessité fonde la liberté ? On peut insinuer que la nécessité conditionne la liberté. Cette thèse est justement celle que défend Jean-Paul Sartre à son époque, même si la capacité à *inventer la liberté*, à néantiser les déterminations aboutira à la négation pure et simple du caractère absolu de la nécessité pour célébrer l'absoluité de la liberté anthropologique. En effet, Sartre pense aussi que la liberté se fonde sur la nécessité, en tant que celle-ci se donne dans l'expérience, comme "situation", situation qu'il désigne dans la *Critique de la Raison dialectique* comme *praxis matérialisée* (Sartre, 1980, p.287). L'homme qui fait de la liberté absolue un système et une doctrine sans jamais nier la réalité de la nécessité matérielle serait du même avis que Spinoza sur l'idée que la liberté ne peut pas être comparable au mouvement d'un corps tombant en chute libre. D'ailleurs, dans ce même livre, Sartre souligne que *la dialectique historique représente l'unité de la nécessité et de la liberté* (Sartre, 200). En d'autres mots, l'homme subit la « *dialectique du dehors* », c'est-à-dire l'action du monde extérieur comme loi inconditionnée, en même temps, il élabore une dialectique dans ces conditions, c'est-à-dire une praxis libre en vue d'une fin (Sartre, 1980, 200). Cela revient à dire que l'homme subit la loi du dehors ou de la nature comme une puissance ennemie, en même temps, il fait les siennes propres, sans nier ni détruire celle de la nature, et ainsi, fait prévaloir sa subjectivité comme valeur.

La connaissance acquise par l'expérience historique montre que l'existence des conditions extérieures ou des lois de la nature est une évidence irrévocable. Il ne s'agit pas des lois de nature métaphysique, mais des lois objectives de la nature au sens marxiste du terme. Et c'est justement à partir de ces conditions objectives que la liberté s'élabore. Il s'agit, comme le précisait Spinoza, d'opérer un travail de



connaissance de la nécessité : la *liberté est la connaissance de la nécessité*. Ensuite, l'auteur de *L'être et le néant* propose que l'homme s'arrache à ces conditions comme manifestation de sa liberté. C'est après avoir compris les causes de la détermination qu'on commence un travail de négation, de néantisation, c'est-à-dire du dépassement du donné. C'est dire qu'il y a toujours une place pour la liberté malgré l'action des conditions extérieures sur l'homme. Ainsi, la liberté s'arrache. L'analyse que Sartre fait dans *Questions de méthode* et dans *Critique de la raison dialectique* révèle bien cela. Il se précise que l'homme est déterminé par des circonstances. Quel qu'en soit la nature de la nécessité (métaphysique ou matérielle), la question de la liberté humaine s'est toujours posée. Si la liberté n'est pas un don du ciel ni une structure ontologique qui nous porte spontanément vers un arrachement aux situations, alors elle est pulvérisation révolutionnaire des données et affirmation de soi. N'est-ce pas là le point de départ de la compréhension de la problématique de l'Afrique ?

## **2. L'enveloppement de l'Afrique dans une nécessité historique et politico-idéologique**

L'histoire universelle de l'humanité est chargée des informations parmi lesquelles l'Afrique est un continent d'esclavage et de colonisation, véritables indicateurs de la situation d'un continent ou d'un peuple en mal de liberté.

### **2.1. Une liberté coincée dans les tenailles politiques, idéologiques ethistoriques**

Historiquement, l'histoire négative de toute l'Afrique jusqu'aujourd'hui a surtout été l'histoire du rapport entre l'Afrique et l'esclavage d'une part, et d'autre part entre l'Afrique et la colonisation. En situation d'esclavage et de colonisation, la liberté de l'Afrique était coincée par au moins deux facteurs ; l'ignorance des causes réelles de notre situation ; l'inefficacité matérielle à opposer une résistance sérieuse à la nécessité imposée par l'occident. D'où les rapports de forces inégales. L'ignorance des causes par lesquelles l'Afrique fut déterminée explique l'incapacité de la majorité des africains à dire non et à S'arracher aux faits attendus que la connaissance, c'est-à-dire l'intelligence de la nécessité est le point de départ de la liberté ; le deuxième facteur (la pauvreté matérielle, logistique à rivaliser l'ennemi) explique quant à lui, la soumission complète à l'ennemi. Conséquences : instrumentalisation des noirs en vue de la prospérité économique de l'occident (pendant les siècles de l'esclavage), exploitation de l'Afrique en termes de ressources souterraines et spatiales. On a affaire ici à une tenaille historique parce qu'elle définit le passé de l'Afrique ou fait partie de la structure historique de l'ontologie et de l'existence de l'Afrique. Cette historicité est génératrice de la compréhension de la réalité politico-idéologique, car, d'abord politiquement il fallait trouver des raisons fallacieuses à la soumission de l'Afrique : la mission d'humanisation et de civilisation ; ensuite, idéologique parce que la domination sous le label esclavagiste et colonial faisait l'objet d'un militantisme des hommes politiques et des intellectuels de référence capitaliste acquis à la cause et défendant subrepticement le capitalisme occidental par la superstructure idéologique : les idées philosophiques, politiques, juridiques et intellectuelles en général.

Au rang des intellectuels de référence, Hegel philosophe et idéologue allemand du 19<sup>e</sup> siècle. Celui-ci faisait l'apologie de l'esclavage en faisant remarquer que le nègre était absent de l'histoire universel de l'humanité. Selon lui, s'il n'y avait pas naturellement le phénomène de l'esclavage, il fut nécessaire de le créer, car « il a introduit plus d'humanité parmi les nègres » (Hegel, 1997, p.259). Pour Hegel de nègre n'est pas libre et n'a aucune notion de la liberté par cela seulement qu'il n'a pas encore atteint le stade de l'humanité et ne peut s'élever au niveau de la pensée. Or atteindre le stade de l'humanité c'est être capable de s'élever au niveau de la pensée et côtoyer les notions telles que Dieu, la liberté, l'Etat, qui sont, selon Hegel les réalités "objectives" (Hegel, 1997, p.250). Si la thèse de Hegel explique en son temps l'incapacité de l'Afrique à intégrer la liberté parce que mentalement et objectivement enveloppée dans les mailles d'un déterminisme naturel implacable, le discours de Nicolas Sarkozy à Dakar en 2007 réactualise la thèse de Hegel. Pour Nicolas Sarkozy, alors président de la République française, en visite à Dakar en 2007, l'Afrique n'est pas encore dans l'histoire. Ecoutons-le : « Le drame de l'Afrique, c'est que l'homme africain n'est pas assez entré dans l'histoire [...], il ne s'élance jamais vers l'avenir [...]. Dans cet univers où la nature commande tout, l'homme reste immobile au milieu d'un ordre immuable où tout est écrit d'avance [...] il n'y a de place ni pour l'aventure humaine, ni pour le progrès » (Nicolas Sarkozy, le Discours de Dakar, 2007). Même si ce discours a valu à Nicolas Sarkozy des félicitations de Thabo Mbeki, président de l'Afrique du Sud à l'époque (le monde.fr, 14 Août 2007), il a suscité une vague de réactions hostiles. C'est le cas par exemple de la réaction critique de philippe Bernard qui fustige « le faux pas africain de Sarkozy (le monde, 23 Août 2007) c'est aussi le cas de Doudou Diène, rapporteur spécial de l'ONU sur les formes contemporaines du racisme, de xénophobie et de l'intolérance, qui a déclaré à la tribune de l'ONU que « dire que les africains ne sont pas entrés dans l'histoire est un stéréotype fondateur des discours racistes des XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles ». (Florian Delorm, « du post colonialisme à *lablackness* : vers une nouvelle africanité » France culture, 30 Juin 2016). En effet, le discours de Sarkozy stipulant que l'Afrique n'est pas encore dans l'histoire se révèle comme une réactualisation ou une revalorisation des thèses racistes du 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles. Non seulement il révèle l'incapacité de l'Afrique à s'arracher au déterminisme pour faire sa liberté, mais aussi, il traduit la véritable inertie de l'Afrique. Si la responsabilité de faire sa liberté revient à l'Afrique en tant qu'elle doit être maître de son histoire, elle revient aussi aux impérialistes qui imposent des blocus au développement de l'Afrique. Si Aimé Césaire a dit : « laissez entrer les Noirs dans la grande scène de l'histoire », (Cf. Guains, 2012) c'est parce qu'il a réalisé l'existence indiscutable des pesanteurs, des empêchements politiques et idéologiques sérieux à l'irruption de l'Afrique dans l'histoire. Au regard des conditions d'inertie dans la course à l'historicité, on peut à bon droit se permettre de responsabiliser deux facteurs : l'Afrique et l'Occident. L'Afrique est en partie responsable de son incapacité à faire la liberté d'une part, et d'autre part elle subit des responsabilités exogènes. Au plan endogène, l'Afrique est otage des réalités qui confirment sa liberté empêchant son éclosion si l'on tient que la liberté est, au plan moral valorisation de sa propre dignité et la dignité de l'autre, pulvérisation consciente et systématique des antivaleurs. Alors, le fait que les africains sont



coupables des guerres sanglantes qu'ils se font entre eux, en l'occurrence les guerres relatives à la course effrénée au pouvoir, la confiscation du pouvoir, la manipulation des constitutions étatiques, la prévarication, les détournements massifs des deniers sans scrupule pour des peuples affamés, jetés dans la misère, etc.

Par ailleurs, si l'on tient que la liberté est la capacité de créer les valeurs et de susciter le développement en vue du progrès, pour devenir prospère et dominateur, l'Afrique est encore engluée dans l'inertie. Résultat, l'incapacité à décoller et à rivaliser l'Occident. Epistémologiquement, l'Afrique est nulle, non pas en termes de quantité d'hommes de science qu'elle regorge, mais en termes de capacité à susciter le progrès adossé sur les recherches scientifiques. Comprendons que dans nos États africains, le politique émerge sur le scientifique, les recherches scientifiques ne sont pas financées par les États, les budgets étatiques sont orientés à des fins de consommation et de politique au détriment de la science, quand on sait que, de nos jours, la prospérité et la puissance des États sont subordonnées à la technoscience. La technoscience confère à un peuple la capacité de créer, d'exploiter la nature et de devenir dominateur. Car dans un monde où la nature est puissante et ses lois incapables, le refus de connaître la nature et de marquer, exercer une opération consciente et active sur elle est un signe de résignation. Or il n'y a pas de place au développement pour un peuple résigné. Et l'une des caractéristiques malades de l'Afrique c'est la résignation génératrice de l'incapacité à innover et à créer. C'est l'idée que véhicule l'essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle de Marcien TOWA. En effet, ce philosophe, camerounais de notre temps pense que l'adoption de la technoscience par les africains demeure une stratégie de libération de l'Afrique. L'emprise de l'Occident sur l'Afrique ne peut être dissipée que lorsque celle-ci aura une maîtrise cognitive et technique de la nature, laquelle maîtrise est subordonnée à la captation et à l'intégration du secret de la puissance Occidentale : la technoscience, seule cause décisive du développement et de l'emprise occidentale sur nous. A ce sujet, Yves Paterné Akoa Bassong commentant TOWA écrit : « La science et la technique sont en effet, regardées par l'auteur de l'essai comme un instrument, de pouvoir grâce auquel nous finissons par devenir maître et possesseur » (Y P Akoa Bassong, 2020, p.67). Si les recherches scientifiques sont disqualifiées au profit des intérêts politiques qui affermissent le maintien au pouvoir en sacrifiant l'intérêt général du peuple ; si le progrès implique la liberté d'un peuple ou l'englobe, l'on se trompera chaque fois qu'on imaginera qu'un peuple peut accéder au progrès ou à la liberté sans le financement systématique des recherches scientifiques. Le politique fait partie de l'engrenage déterministe dont est victime le continent africain. Un continent qui n'a pas évolué du point de vue de la science et de la technique va beau concevoir les plans métaphysiques du développement, mais il ne sera jamais développé. Un continent où les gouvernements ont beau se soucier de la question sociale n'accèdera jamais au progrès et à la liberté tant que la question de la recherche scientifique n'est pas résolue.

En guise d'exemple, voici la question de la pandémie mondiale de la Covid-19. La capacité de proposer des solutions crédibles à la pandémie en question dépend de l'envergure infrastructurel et super structurel d'un État assorti du degré d'envergure scientifique et technologique qui le constitue. La preuve est que, même si les vaccins proposés par les groupes pharmaceutiques et des laboratoires occidentaux sont

critiqués et accusés de contenir des substances « indésirables et criminelles », il reste que les africains en dehors de faire recours à des panacées traditionnelles en mal de crédibilité à l'échelle universelle, sont incapables de faire des propositions universellement crédibles parce que n'allouant pas des budgets aux recherches scientifiques et ne disposant pas de laboratoires technoscientifiques. S'il est clair avec Karl Marx que les idées dominantes sont celles de la classe dominante (Lénine, in *Karl Marx, Contribution à l'économie politique*, éd. Sociales, 1967, P6), il faut dire que la classe dominante ne reçoit pas sa domination du ciel. C'est une domination acquise par la puissance matérielle et technoscientifique dans un monde où la recherche scientifique est centrale dans l'action politique. Mais, à quelles conditions la liberté africaine est-elle possible connaissant l'enveloppement nécessitariste ou déterministe dans lequel elle est engluée ?

## 2.2 Les conditions de la liberté ou de la libération de l'Afrique

Il est clair que si l'on assimile le concept de liberté à celui de libertinage c'est qu'on est à côté du sujet. Car la liberté ne saurait s'identifier à l'exercice de nos facultés sans contrainte. Il s'agit donc de concevoir la liberté comme une vertu constituée par la connaissance, l'action et le progrès. La connaissance : c'est la saisie intellectuelle, rationnelle de la nécessité situationnelle dans laquelle on se trouve en vue de se donner les moyens de libération. Car si on ne comprend pas au préalable la nécessité dans laquelle on se trouve, on ne saura même pas agir. Comme le disait Spinoza, l'ignorance est une privation de la connaissance qui a pour résultat l'esclavage [...]. Une fois qu'on accède à la connaissance des causes par laquelle on est assujéti, alors on agit en conséquence. Le second moment de notre liberté c'est l'action. L'action est un agir conforme à la raison grâce à laquelle on s'arrache aux situations, c'est-à-dire à la nécessité. Il ne suffit pas par exemple, dit Njoh Mouelle, de connaître les raisons pour lesquelles on est tyrannisé par un dictateur. Le dictateur doit être éjecté. (Ebénézer Njoh Mouelle, 2010, p.107). Le troisième, moment de la liberté ou de la libération c'est le progrès. On ne fait pas une révolution ou une révolte pour s'éterniser ou retomber dans l'inertie. Le progrès est donc un moment qualitatif de notre être qui s'obtient objectivement à partir de la liquidation de l'état d'inertie. Pour le cas spécifique de l'Afrique, la situation, voire la nécessité situationnelle qui la caractérise historiquement c'est l'esclavage, la colonisation, la tyrannie politique, la corruption, la misère, le néocolonialisme. Tous ces facteurs enveloppent l'inertie de l'Afrique voire son incapacité à accéder au progrès ou au développement. Qu'est-ce qu'il faut faire pour s'en sortir ? Si nous suivons rigoureusement le processus de libération, nous devons : premièrement, *Connaître* la situation de l'Afrique, c'est-à-dire les causes, les raisons pour lesquelles est ainsi. C'est cette connaissance qui orientera vers les solutions aux problèmes car si on ne connaît pas les causes par lesquelles on est déterminé, on ne saura non plus qu'on a un problème ni quelle solution il faut adopter pour le résoudre et cela s'appelle l'ignorance. L'ignorance est une privation de connaissance qu'enveloppe l'idée de la servitude. Dans ces conditions, l'ignorant ne sait pas se révolter il ne veut pas se révolter et il ne peut pas se révolter c'est la servitude totale. Mais il ne suffit pas de connaître adéquatement les raisons ou cause de notre situation pour être libre ;

deuxièmement, *agir* pour parvenir à nos fins. Si on connaît les raisons par lesquelles l'Afrique est malade, sous-développée, on doit agir. Car ne pas agir est un abandon de soi à la résignation. La résignation est un défaut qu'enveloppent la privation de connaissance et d'action débouchant à l'inertie et à la soumission. Une telle disposition somato-psychique de l'homme conduit irréversiblement au fatalisme.

### Conclusion

Toute cette réflexion s'articule autour de la question de savoir si la liberté ou la libération de l'Afrique n'est pas engluée dans l'impossibilité absolue de se réaliser étant donné le coefficient d'adversité du monde ou la puissance des causes matérielles en raison desquelles elle est en marge du progrès qualitatif de l'histoire. La réponse claire est que l'Afrique est dans une impasse existentielle ; qu'elle est en mal du progrès parce que, d'une part, la plupart des africaines ne connaissent pas adéquatement les vraies causes par lesquelles ils ne sont pas libres et d'autre part, même les connaissant, ils sont dans l'inaction absolue, dans l'inertie totale. La solution à ce problème est d'inspiration spinoziste et sartrienne. En effet, les conditions matérielles d'ordre social, économique, politiques et idéologiques formant la nécessité extérieure ou situation ne sont pas des empêchements absolus et irrévocables de notre libération. La stratégie consiste dans la connaissance adéquate de ces facteurs et dans l'action libératrice concrète. Pour parvenir à la connaissance, il faut élever le niveau d'éducation de la masse de telle sorte que le sentiment de révolte et d'action naissent d'eux-mêmes. Par exemple, un ouvrier exploité, spolié, qui, dans les conditions économiques de production ne connaît pas les lois de l'exploitation capitalistes, ne saura, ne pourra et ne voudra pas se révolter. Dans ces conditions, il faut l'éduquer afin qu'il prenne conscience des causes par lesquelles il est ainsi. De là naîtra une action forcément libératrice.

### Références bibliographiques

- Akoa Bassong, Y. P. (2020) Towa, philosophe de la liberté, *Marcien Towa, théoricien de la révolution africaine*, éd. Cheikh Anta Diop
- Hegel. (1997). *La raison dans l'histoire*, UGE
- Lénine. (1967). *Karl Marx et la contribution à la critique de l'économie politique*, éd. Sociales
- Njoh Mouelle, E. (2010). *De la médiocrité à l'excellence*
- Sartre, J. P. (1980). *L'Être et le Néant*, Gallimard, Paris
- Sartre, J. P. (1987). *Critique de la raison dialectique*, Paris, Gallimard
- Sartre, J. P. (1986). *Questions de méthode*, Gallimard, Paris
- Spinoza, B. (1969). *Œuvre complètes*, Gallimard Paris
- Spinoza, B. (1928). *Court traité de Dieu, de l'homme, et de la santé de son âme*, trad. Charles Appuhn, Œuvres de Spinoza, Flammarion, numérisation effectuée par Jean-Luc Derrien pour le site <http://hyperSpinoza.caute.lautre.net>.
- Spinoza, B. (1965). *Traité théologico-politique*, Flammarion
- Spinoza, B. (1983). *Ethique*, Trad. Ch. Appuhn, Flammarion, Paris
- Spinoza, B. (1966a). *Traité politique*, trad. De Charles Appuhn, Flammarion

Spinoza, B. (1966b). Lettres, trad. Charles Appuhn, Flammarion

Towa, M. (2018). Essai sur la problématique dans l'Afrique actuelle, Clé, Yaoundé